JODI PICOULT

Mille petits riens

roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Marie Chabin



ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Ruth est sage-femme depuis plus de vingt ans. C'est une employée modèle. Une collègue appréciée et respectée de tous. La mère dévouée d'un adolescent qu'elle élève seule. En prenant son service par une belle journée d'octobre 2015, Ruth est loin de se douter que sa vie est sur le point de basculer.

Pour Turk et Brittany, un jeune couple de suprémacistes blancs, ce devait être le plus beau moment de leur vie : celui de la venue au monde de leur premier enfant. Le petit garçon qui vient de naître se porte bien. Pourtant, dans quelques jours, ses parents repartiront de la Maternité sans lui.

Kennedy a renoncé à faire fortune pour défendre les plus démunis en devenant avocate de la défense publique. Le jour où elle rencontre une sage-femme noire accusée d'avoir tué le bébé d'un couple raciste, elle se dit qu'elle tient peut-être là sa première grande affaire. Mais la couleur de peau de sa cliente, une certaine Ruth Jefferson, ne la condamne-t-elle pas d'avance ?

Avec ce nouveau roman captivant et émouvant, Jodi Picoult aborde de front le grand mal américain et nous montre – à travers les petits riens du quotidien, les pas vers l'autre – comment il peut être combattu.

Jodi Picoult est née en 1966 à Long Island, dans l'État de New York. Son œuvre, traduite en trente-sept langues, compte vingt-quatre romans vendus à plus de vingt-trois millions d'exemplaires à travers le monde. Après La Tristesse des éléphants *(2017),* Mille petits riens *est son deuxième livre publié chez Actes Sud.*

MILLE PETITS RIENS

DU MÊME AUTEUR

LE PACTE : UNE HISTOIRE D'AMOUR, Presses de la Cité, 1999 ; J'ai lu n° 5936.
LA PURE VÉRITÉ, Presses de la Cité, 2001 ; J'ai lu n° 6639.
LE CERCLE DE SALEM, Presses de la Cité, 2002 ; J'ai lu n° 7697.
POUR QUE JUSTICE SOIT FAITE, Presses de la Cité, 2005 ; J'ai lu n° 8170.
MA VIE POUR LA TIENNE, Presses de la Cité, 2007 ; J'ai lu n° 8588.
LA COULEUR DE LA NEIGE, Presses de la Cité, 2008 ; J'ai lu n° 8846.
LE RIDEAU DÉCHIRÉ, Presses de la Cité, 2009 ; J'ai lu n° 9148.
PARDONNE-LUI, Michel Lafon, 2013.
LOUP SOLITAIRE, Michel Lafon, 2015.
À L'INTÉRIEUR, Michel Lafon, 2016.
LA TRISTESSE DES ÉLÉPHANTS, Actes Sud, 2017.

Titre original :
Small Great Things
Éditeur original :
Ballantine Books / Penguin Random House LLC, New York
© Jodi Picoult, 2016
publié avec l'accord de Ballantine Books / Random House / Penguin Random House LLC

Photographie de couverture : © Vee Speers

© Actes Sud, 2018
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-10053-7

JODI PICOULT

Mille petits riens

roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Marie Chabin

ACTES SUD

À Kevin Ferreira
dont les actions et les idées contribuent à rendre le monde meilleur et qui m'a appris que nous sommes tous un éternel chantier en cours.
Bienvenue dans la famille.

PHASE UN

Le pré-travail

La justice ne pourra être équitablement rendue tant que ceux qui ne sont pas concernés ne s'indignent pas avec ceux qui le sont.

Benjamin Franklin

RUTH

Le miracle s'est produit dans la maison de la soixante-quatorzième rue où travaillait maman. C'était une grande demeure en grès rouge entourée d'une clôture en fer forgé. De chaque côté de la porte d'entrée ouvragée, des gargouilles sculptées dans la pierre surveillaient les allées et venues, et leurs figures grimaçantes hantaient mes cauchemars. Elles me terrifiaient tant que cela ne me dérangeait nullement d'entrer par la porte de service, moins intimidante. Attachées à un ruban, les clés ne quittaient jamais le sac à main de maman.

Elle travaillait pour Sam Hallowell et sa famille bien avant de nous mettre au monde, ma sœur et moi. À l'époque, ce nom n'évoquait pas grand-chose, et pourtant il suffisait qu'il dise "bonjour" pour que les gens sachent qui il était. Au milieu des années 1960, Sam Hallowell était la voix inimitable claironnant avant chaque émission : *Le programme suivant vous est proposé en couleurs sur NBC!* En 1976, l'année du fameux miracle, Sam Hallowell occupait le poste de directeur de la programmation de cette même chaîne. Le carillon de la porte d'entrée installé sous les gargouilles égrenait les trois notes mélodieuses associées à la chaîne NBC et, quand je venais avec ma mère, il m'arrivait de sortir en douce et d'enfoncer le bouton pour fredonner l'air bien connu.

C'est parce qu'il avait neigé que nous avions accompagné maman ce jour-là. L'école était fermée et nous étions trop petites pour rester seules à l'appartement – parce que rien n'aurait empêché maman de se rendre au travail : ni la neige, ni le grésil, ni les tremblements de terre si la menace avait existé dans

la région, ni même l'Armageddon. Elle nous avait enveloppées dans nos anoraks et nous avait aidées à chausser nos bottes en marmonnant qu'il lui importait peu de devoir affronter une tempête s'il s'agissait d'éviter à Mme Mina de se préparer elle-même ses tartines de beurre de cacahouète. Pour autant que je m'en souvienne, maman n'a pris des congés qu'une seule fois et c'était vingt-cinq ans plus tard, lorsqu'elle a dû se faire poser des prothèses de hanche, intervention généreusement financée par les Hallowell. Après l'opération, elle est restée une semaine à la maison puis a insisté pour reprendre le travail alors même que la cicatrisation n'était pas encore tout à fait terminée et Mina lui a confié des tâches qu'elle pouvait accomplir assise. Mais quand j'étais enfant, que ce soit pendant les vacances scolaires, les épisodes fébriles et les jours de neige comme celui-ci, nous montions toutes les trois dans le train B pour nous rendre dans le centre-ville.

Cette semaine-là, M. Hallowell était en Californie. C'était assez fréquent et cela signifiait que Mme Mina et Christina avaient encore plus besoin de maman que d'habitude. Nous avions également besoin d'elle, Rachel et moi, mais il faut croire qu'on savait mieux se débrouiller toutes seules que Mme Mina.

Lorsque, enfin, nous avons émergé dans la 72e Rue, le monde était devenu blanc. Ce que je veux dire, c'est que ce n'était pas seulement Central Park qui paraissait coincé dans une boule à neige. Les visages des hommes et des femmes qui se rendaient au travail en frissonnant dans la tempête ne ressemblaient en rien au mien ni à ceux de mes voisins ou de mes cousins.

À Manhattan, je n'avais jamais mis les pieds dans une autre demeure que celle des Hallowell et je ne savais donc pas à quel point il était extraordinaire qu'une seule famille vive dans une bâtisse aussi immense. En revanche, j'avais trouvé ridicule qu'on soit obligées de ranger nos anoraks et nos bottes dans la penderie exiguë de la cuisine alors qu'il y avait plein de place et de patères libres dans l'entrée principale, là où étaient suspendus les manteaux de Mme Mina et de Christina. Maman a également retiré son manteau et son écharpe fétiche, la toute douce imprégnée de son odeur ; Rachel et moi nous chamaillions souvent pour pouvoir la porter à la maison parce qu'on

avait l'impression de caresser un lapin ou un cochon d'Inde. Puis j'ai attendu que maman, telle la Fée Clochette, s'aventure dans les pièces sombres, appuyant là sur un interrupteur, abaissant une poignée de porte, en tournant une autre ici, jusqu'à ce que la maison, semblable à une bête endormie, revienne lentement à la vie.

— Soyez sages, toutes les deux, nous a ordonné maman, et je vous préparerai le même chocolat chaud que Mme Mina tout à l'heure.

Importé de Paris, il avait un goût divin. Tandis que maman nouait son tablier blanc, je suis allée chercher une feuille de papier dans un tiroir de la cuisine, j'ai sorti la pochette de crayons de couleur que j'avais emportée et je me suis mise à dessiner en silence. J'ai tracé les contours d'une maison aussi grande que celle-là. Ensuite, j'ai installé une famille à l'intérieur : moi, maman et Rachel. J'ai essayé de dessiner de la neige mais je n'y suis pas parvenue. Les flocons que j'ai ajoutés avec le crayon blanc ne se voyaient pas sur la feuille. Pour les apercevoir, il fallait incliner le papier en direction du lustre et, à ce moment-là seulement, je distinguais les traces brillantes laissées par le crayon.

— On peut jouer avec Christina ? a demandé Rachel.

Christina avait six ans, un an de moins que ma sœur et un an de plus que moi. Elle possédait la plus grande chambre que j'avais jamais vue et plus de jouets que tous les enfants de ma connaissance. Quand elle était chez elle et qu'on accompagnait notre mère au travail, on jouait à la maîtresse avec elle et ses ours en peluche, on buvait de l'eau dans de minuscules tasses en porcelaine véritable et on tressait les cheveux blonds comme les blés de ses poupées. Sauf quand elle était avec une amie, auquel cas nous restions dans la cuisine où nous faisions des dessins.

Avant que maman ait eu le temps de répondre, un cri a retenti – un hurlement perçant et déchirant qui me transperça le cœur. Maman a ressenti la même chose, c'est sûr, parce qu'elle a bien failli lâcher le broc d'eau qu'elle était en train de porter jusqu'à l'évier. "Restez ici", a-t-elle ordonné et les mots ont flotté derrière elle tandis qu'elle se précipitait vers l'escalier.

Rachel a été la première à se lever ; elle n'était pas du genre à obéir. Je lui ai emboîté le pas, tel un ballon de baudruche accroché à son poignet. Ma main a survolé la rampe de l'escalier incurvé sans jamais la toucher.

La porte de la chambre de Mme Mina était grande ouverte. Elle se tortillait dans son lit au milieu d'un monceau de draps de satin froissés. Son ventre rond se soulevait, semblable à une lune, et le blanc étincelant de ses yeux me faisait penser à ceux des chevaux de bois pétrifiés dans leur course.

— C'est trop tôt, Lou, a-t-elle murmuré dans un souffle.

— Allez dire ça au bébé, a répliqué maman qui tenait d'une main le combiné du téléphone tandis que Mme Mina serrait l'autre comme dans un étau. Arrêtez de pousser, d'accord, l'ambulance va arriver d'un instant à l'autre.

Une question m'a traversé l'esprit : combien de temps pouvait bien mettre une ambulance pour venir jusqu'ici avec toute cette neige ?

— Maman ?

C'était la voix de Christina que l'agitation avait réveillée. Elle se tenait entre Rachel et moi.

— Filez dans la chambre de Mlle Christina, toutes les trois, a ordonné maman d'un ton ferme. *Maintenant.*

Mais nous n'avons pas bougé d'un pouce, comme statufiées, et maman a vite oublié notre présence pour concentrer toute son attention sur Mme Mina, s'efforçant de lui servir de guide dans ce monde d'angoisse et de douleur qui l'avait absorbée. J'ai vu les cordes vocales saillir sur son cou tandis qu'elle émettait des grognements ; j'ai vu maman s'agenouiller sur le lit, entre les jambes de Mme Mina, je l'ai vue retrousser la chemise de nuit au-dessus de ses genoux. Entre les jambes de Mme Mina, j'ai vu des lèvres roses se contracter, enfler puis s'écarter. Il y a eu la forme ronde d'une tête, le dessin noueux d'une épaule, une giclée de liquide et de sang mêlés, et soudain un bébé a atterri dans les paumes de maman.

— Regardez-moi ça, a-t-elle murmuré, le visage illuminé d'amour. Tu ne serais pas un petit peu trop pressé de découvrir le monde, dis-moi ?

Au même instant, deux choses se sont produites simultanément : le carillon de l'entrée a tinté et Christina a fondu en larmes. "Oh, ma chérie", a susurré Mme Mina qui, bien qu'encore rouge et luisante de sueur, semblait avoir recouvré son calme. Elle a tendu la main mais Christina, trop terrifiée par ce qu'elle venait de voir, a préféré se blottir contre moi. Rachel, toujours très terre à terre, est allée ouvrir la porte. Elle est revenue escortée de deux médecins qui se sont engouffrés dans la pièce pour prendre le relais, et bien vite ce que maman avait accompli pour Mme Mina a fini par ressembler à tout ce qu'elle avait déjà fait pour les Hallowell : quelque chose d'invisible et d'imperceptible.

Les Hallowell ont baptisé le bébé Louis en l'honneur de maman. Il se portait comme un charme bien qu'il soit né avec un mois d'avance, victime de la chute brutale de la pression atmosphérique causée par la tempête de neige, ce qui provoque souvent une rupture prématurée des membranes. Bien sûr, j'ignorais cela à l'époque. Tout ce que je savais, c'est que, par un jour de neige à Manhattan, j'avais vu un être humain venir au monde. J'avais été avec ce bébé avant que quiconque ou quoi que ce soit sur cette terre puisse le décevoir.

Assister à la naissance de Louis nous a toutes affectées, chacune à notre manière. Christina a accouché par césarienne. Rachel a eu cinq enfants. Et moi, je suis devenue sage-femme.

Quand je raconte cette histoire, tout le monde pense que la naissance du bébé est le miracle auquel je fais allusion en cette lointaine journée de blizzard. C'était époustouflant, certes. Mais j'ai assisté ce jour-là à une chose encore plus merveilleuse. Pendant que Christina me tenait la main et que Mme Mina serrait celle de maman, il y a eu un moment – un souffle, un battement de cœur – où toutes les différences d'éducation, de niveau social et de couleur de peau se sont évaporées, tels des mirages dans le désert. Un moment où nous étions tous égaux et où il n'y avait plus qu'une femme qui en aidait une autre.

Ce miracle-là, cela fait trente-neuf ans que j'attends qu'il se reproduise.

PHASE UN

Le travail actif

On ne peut pas changer tout ce que l'on affronte. Mais rien ne peut changer tant qu'on ne l'affronte pas.

James Baldwin

RUTH

Le plus beau bébé qu'il m'ait été donné de voir est né sans visage.

Du cou jusqu'aux pieds, il était parfait : dix doigts, dix orteils, un ventre dodu. Mais à la place de l'oreille se trouvait un semblant de bouche orné d'une dent solitaire. En guise de visage, un bourrelet de peau sans traits. Sa mère, ma patiente, était une primipare de trente ans qui avait été suivie tout au long de sa grossesse. Lors de l'échographie de contrôle, le bébé était positionné de telle façon que la difformité faciale n'avait pu être détectée. La colonne vertébrale, le cœur, les organes, tout paraissait normal, de sorte que personne ne s'attendait à une telle surprise. Peut-être est-ce pour cela qu'elle avait choisi d'accoucher dans notre petit hôpital de Mercy-West Haven au lieu d'aller à Yale-New Haven, mieux équipé en cas d'urgence. Elle avait mené sa grossesse à terme et accouché après un travail de seize heures. Lorsque le gynécologue a soulevé le bébé, un silence de plomb s'est abattu dans la salle. Un silence assourdissant.

— Tout va bien ? a demandé la mère, gagnée par la panique. Pourquoi est-ce qu'il ne pleure pas ?

L'élève infirmière qui m'assistait ce jour-là a poussé un hurlement.

— Sors d'ici, ai-je ordonné d'un ton bref en la poussant vers la porte.

J'ai pris le nouveau-né des mains du gynécologue et l'ai posé sur la table à langer pour nettoyer le vernix qui recouvrait son corps.

Après avoir procédé à un rapide examen, le gynéco a croisé mon regard sans mot dire puis s'est tourné vers les parents qui savaient à présent que quelque chose n'allait pas. Avec des mots choisis, il leur a annoncé que leur enfant était né avec de graves anomalies qui l'empêcheraient de vivre.

La mort s'invite plus fréquemment que ce que l'on croit dans une Maternité. En cas d'anencéphalie et de mort fœtale, les parents doivent malgré tout créer un lien avec leur bébé pour pouvoir faire le deuil. Bien que condamné à mourir rapidement, ce nourrisson était en vie et il était l'enfant de ce couple.

Je lui ai donc fait sa toilette puis je l'ai langé, comme n'importe quel autre bébé. Derrière moi, la conversation entre les parents et le gynécologue s'amorçait puis s'enrayait à la manière d'un moteur de voiture toussotant dans le froid hivernal. Pourquoi ? Comment ? Et si vous… ? Combien de temps avant que… ? Des questions que personne n'avait envie de poser au cours de son existence et auxquelles personne n'avait envie de répondre. La mère pleurait toujours quand j'ai déposé le bébé dans le creux de son bras. Les petites mains ont battu l'air. Elle l'a regardé en souriant, le cœur à la place des yeux.

— Ian, a-t-elle murmuré. Ian Michael Barnes.

Elle arborait une expression que je n'avais vue que dans des tableaux de maîtres, au musée – un mélange d'amour et de souffrance si intenses qu'une nouvelle émotion, brute, se peignait sur ses traits.

Je me suis tournée vers le père.

— Voulez-vous prendre votre fils dans vos bras ?

Il semblait au bord de la nausée.

— Je ne peux pas, a-t-il marmonné avant de quitter rapidement la pièce.

Je lui ai emboîté le pas mais j'ai été interceptée par l'élève infirmière.

— Je suis désolée, a-t-elle dit d'un ton contrit, visiblement bouleversée. C'est juste que… C'est un monstre.

— C'est un bébé, ai-je rectifié en la bousculant pour passer.

J'ai rattrapé le père dans la salle des parents.

— Votre femme et votre fils ont besoin de vous.

— Ce n'est pas mon fils. Cette… chose…

— … ne vivra pas longtemps. Je vous conseille donc de lui donner sans tarder tout l'amour que vous avez emmagasiné pour lui.

J'ai attendu de croiser son regard avant de partir. Sans même me retourner, j'ai su qu'il me suivait.

Lorsque nous sommes entrés dans la salle, sa femme cajolait le nourrisson, les lèvres pressées contre le doux duvet de son front. J'ai pris le bébé emmailloté et je l'ai tendu à son mari. Retenant son souffle, il a écarté la couverture pour découvrir ce qui aurait dû être le visage du nouveau-né. J'avais bien réfléchi à mes actes. Avais-je raison d'obliger ce père à se confronter à son enfant mourant ? N'outrepassais-je pas là mon rôle d'infirmière ? Si ma chef m'avait posé ces questions à l'époque, j'aurais répondu que j'avais été formée pour aider les parents à faire le deuil de leur enfant mort. Si cet homme refusait d'admettre qu'il s'était passé quelque chose de terrible – ou, pire, s'il feignait de croire toute sa vie qu'il ne s'était *rien* passé –, un trou s'ouvrirait en lui. Minuscule au début, cette faille continuerait de grandir, encore et encore, jusqu'au jour où, sans crier gare, il prendrait conscience du vide qui l'habitait.

Lorsque le père s'est mis à pleurer, de violents sanglots ont secoué son corps, comme un ouragan plierait un arbre. Il s'est laissé choir près de sa femme, sur le lit d'hôpital. Elle a posé une main dans le dos de son mari et l'autre sur le petit crâne du bébé. Ils ont bercé leur fils à tour de rôle, dix heures d'affilée. Cette mère-là a même tenté d'allaiter son enfant. Je n'ai pas pu m'empêcher de regarder, non pas parce que c'était horrible ou incongru, mais parce que c'était la chose la plus extraordinaire qu'il m'ait été donné de voir. J'avais l'impression de regarder le soleil en face : lorsque je me détournais, tout était sombre autour de moi. À un moment, j'ai ramené cette idiote d'élève infirmière sous prétexte de vérifier la tension de la mère. En réalité, je voulais qu'elle voie de ses propres yeux que l'amour ne dépend absolument pas de ce qu'on regarde, mais entièrement de la personne qui regarde.

L'enfant est mort paisiblement. Nous avons réalisé des empreintes de sa main et de son pied pour les parents. J'ai

entendu dire que le même couple était revenu deux ans plus tard. Je n'étais pas de service ce jour-là, mais la mère a donné naissance à une petite fille en parfaite santé.

Tous les bébés naissent beaux, voilà la morale de l'histoire.

C'est ce qu'on projette sur eux qui les rend laids.

Tout de suite après avoir accouché d'Edison il y a dix-sept ans dans ce même hôpital, ce n'était pas la santé de mon fils qui m'inquiétait, je ne me demandais pas comment j'allais me débrouiller pour m'en occuper seule pendant que mon mari était à l'étranger et je ne craignais pas non plus de voir ma vie bouleversée maintenant que j'étais devenue mère.

La seule chose qui me préoccupait, c'étaient mes cheveux.

L'apparence… on s'en fiche totalement quand on est en train d'accoucher, mais si vous êtes comme moi c'est la première chose qui vous vient à l'esprit une fois que votre bébé est là. La sueur qui plaque les cheveux sur le front des patientes blanches produit sur moi l'effet inverse : en frisottant, mes racines se décollent de mon cuir chevelu. Brosser mes cheveux tous les soirs, les enrouler autour de ma tête à la manière d'une glace italienne et les envelopper dans un foulard… Ce rituel était la seule solution si je voulais qu'ils restent lisses le lendemain matin. Mais quelle infirmière blanche aurait pu deviner que le petit flacon de shampooing gracieusement offert par l'hôpital n'aurait fait qu'accentuer la frisure de mes cheveux ? J'imaginais déjà la mine éberluée de mes collègues gentiment venues voir Edison lorsqu'elles découvriraient le bazar au-dessus de ma tête.

Finalement, j'ai enroulé mes cheveux dans une serviette et raconté à tout le monde que je sortais de la douche.

Plusieurs infirmières de bloc opératoire m'ont raconté que, après une intervention, des hommes insistent pour remettre leur perruque en salle de réveil, avant que leurs épouses ne les rejoignent. Et je ne vous parle même pas du nombre de fois où une patiente, après avoir passé la nuit à grogner, hurler et pousser pour mettre son bébé au monde, chasse son mari

tout de suite après l'accouchement afin que je puisse l'aider à enfiler une jolie chemise de nuit et un peignoir.

Je comprends ce besoin qu'ont certaines personnes de faire bonne figure en toutes circonstances. C'est la raison pour laquelle, en prenant mon service à 6 h 40, je ne passe pas tout de suite par la salle du personnel où l'infirmière en chef nous briefera sous peu sur la nuit écoulée, mais longe plutôt le couloir pour aller voir la patiente dont je me suis occupée la veille, avant la fin de mon service. Prénommée Jessie, ce petit bout de femme ressemblait davantage à une première dame en pleine campagne électorale qu'à une femme sur le point d'accoucher quand elle a débarqué à la Maternité : ses cheveux étaient impeccablement coiffés, son visage soigneusement maquillé et même ses vêtements de grossesse étaient élégants et parfaitement ajustés. C'est un signe qui ne trompe pas quand on sait qu'à quarante semaines de grossesse la plupart des futures mères seraient ravies de pouvoir s'habiller avec un sac à patates. J'ai jeté un coup d'œil à son dossier en arrivant – G1, désormais P1 –, et j'ai souri. Avant de la confier aux soins d'une collègue la veille au soir, j'avais dit à Jessie que, la prochaine fois que je la verrais, elle aurait un bébé, et moi, sans l'ombre d'un doute, j'aurais un nouveau patient. Pendant mon sommeil, Jessie a accouché d'une petite fille de 3,345 kg, en pleine santé.

J'ouvre la porte de la chambre. Jessie s'est assoupie. À côté du lit, le bébé emmailloté dort dans un berceau tandis que le mari de Jessie ronfle, affalé dans un fauteuil. Jessie s'agite quand j'entre dans la pièce et je pose immédiatement un doigt sur ma bouche. *Chut.*

Je sors de mon sac à main un miroir de poche et un rouge à lèvres écarlate.

En salle d'accouchement, la conversation fait partie du travail : c'est une distraction qui atténue la douleur et un ciment qui lie la sage-femme à sa patiente. Existe-t-il une autre situation où un professionnel de santé passerait jusqu'à douze heures d'affilée auprès d'un même patient ? En conséquence de quoi, la relation que nous construisons avec ces femmes est rapide et intense. En l'espace de quelques heures seulement, j'apprends

des choses sur elles que même leurs meilleures amies ignorent : comment unetelle a rencontré son compagnon dans un bar, un soir où elle avait trop bu ; comment le père d'une autre n'aura pas vécu assez longtemps pour voir ce petit enfant-là ; comment une autre encore doute de ses capacités à être une bonne mère parce qu'elle détestait faire du baby-sitting quand elle était adolescente. Hier soir, dans les moments les plus éprouvants de l'accouchement, alors que Jessie, épuisée et en pleurs, ne cessait de s'en prendre à son mari, j'ai suggéré à ce dernier d'aller boire quelque chose à la cafétéria de l'hôpital. Dès l'instant où il a quitté la pièce, l'air est devenu plus respirable et Jessie est retombée contre les affreux oreillers en plastique de la salle des naissances. "Et si ce bébé change tout ?", a-t-elle lâché entre deux sanglots. Elle m'a confié qu'elle ne sortait jamais sans être maquillée et que son mari ne l'avait même jamais vue sans mascara. Et voilà qu'il était en train de regarder son corps se contorsionner dans tous les sens… Comment réussirait-il à la voir comme avant après ça ?

— Écoutez, lui ai-je dit. Laissez-moi m'occuper de ça.

J'aimerais croire qu'en lui retirant cette épine du pied c'est moi qui lui ai donné la force de passer en phase de transition, la dernière avant la naissance.

C'est drôle. Quand je dis aux gens que j'exerce le métier de sage-femme depuis plus de vingt ans, ils sont impressionnés parce que j'assiste à des césariennes, je suis capable de poser une perfusion les yeux fermés et je sais reconnaître la différence entre une décélération normale du rythme cardiaque fœtal et une décélération nécessitant une intervention. Mais, pour moi, être sage-femme consiste avant tout à bien connaître sa patiente et à savoir anticiper ses désirs. Un massage du dos. Une péridurale. Une touche de maquillage.

Jessie jette un coup d'œil à son mari, toujours dans les bras de Morphée. Puis elle prend le tube de rouge à lèvres que je lui présente. "Merci", chuchote-t-elle tandis que nos regards se soudent. Je tiens le miroir pendant qu'elle se réinvente encore une fois.

Le jeudi, je prends mon service à sept heures du matin et je le termine à dix-neuf heures. Dans la journée, en général, deux sages-femmes travaillent au pavillon des naissances de l'hôpital Mercy-West Haven – trois quand nous croulons sous le personnel. En traversant le pavillon, je note distraitement le nombre de salles d'accouchement occupées : trois pour le moment, ce qui est un bon début, vu l'heure. Marie, l'infirmière en chef, se trouve déjà dans la salle où se tiennent les transmissions du matin, mais Corinne, la deuxième sage-femme, n'est pas encore arrivée.

— Alors, qu'est-ce que ça va être, aujourd'hui ? lance Marie en feuilletant le journal.

— Un pneu crevé, répliqué-je du tac au tac.

C'est notre jeu des devinettes préféré : *quelle excuse Corinne invoquera-t-elle pour justifier son retard aujourd'hui ?* Par cette belle journée du mois d'octobre, elle ne pourra pas incriminer le mauvais temps.

— Ça, c'était la semaine dernière. Personnellement, j'opte pour la grippe.

— À propos, comment va Ella ?

La fille de Marie, huit ans, n'a pas échappé à l'épidémie de gastroentérite qui circule en ce moment.

— Elle est retournée à l'école aujourd'hui, Dieu merci, répond Marie. Maintenant, c'est Dave qui est malade. Je me laisse vingt-quatre heures avant d'être KO à mon tour.

Elle lève les yeux de la rubrique locale du journal.

— J'ai encore vu le nom d'Edison là-dedans, ajoute-t-elle.

Mon fils a raflé la première place de tous les classements semestriels depuis son entrée au lycée. Mais, comme je me plais à lui répéter, ce n'est pas une raison pour se vanter.

— Il y a beaucoup de gamins brillants dans cette ville, dis-je avec modestie.

— Peut-être, mais avoir de si bons résultats, pour un garçon comme Edison… ce que je veux dire, c'est que tu devrais être fière. J'espère seulement qu'Ella sera aussi bonne élève que lui.

Un garçon comme Edison. Je sais ce qu'elle veut dire, même si elle prend soin de ne pas le formuler clairement. Il n'y a pas beaucoup d'élèves noirs au lycée et, à ma connaissance,

Edison est le seul à figurer en tête du palmarès de l'établissement. Ce genre de commentaires me fait l'effet d'un coup de lame de rasoir, mais comme je travaille avec Marie depuis plus de dix ans maintenant je m'efforce d'ignorer la morsure. Je sais qu'elle ne pense pas à mal en disant ça. C'est une amie, après tout : l'an dernier, je l'ai invitée à manger chez moi à Pâques avec sa famille, on sort de temps en temps prendre un verre ensemble ou on va au cinéma et on est même parties en week-end thalasso entre filles. Malgré ça, Marie n'a pas la moindre idée du nombre de fois où je suis obligée d'inspirer profondément avant de passer à autre chose. Les Blancs ne pensent pas la moitié des propos insultants qui s'échappent de leur bouche, alors j'essaie de ne pas me vexer.

— Pour le moment, tu ferais mieux d'espérer qu'Ella survive à sa journée d'école sans atterrir de nouveau chez l'infirmière.

— Tu as raison, admet Marie en riant. Chaque chose en son temps.

Au même instant, Corinne fait irruption dans la pièce.

— Désolée du retard ! lance-t-elle tandis que Marie et moi échangeons un regard.

De quinze ans ma cadette, Corinne est la spécialiste des tuiles en tous genres – un carburateur HS, une dispute avec son petit copain, un accident sur l'autoroute. Elle est une de ces personnes pour qui la vie se résume à une succession de crises ponctuées de brèves accalmies. Elle retire son manteau, réussissant au passage à renverser une plante en pot morte depuis plusieurs mois que personne n'a pris le temps de remplacer. "Merde", marmonne-t-elle en ramassant le pot et en remettant la terre à l'intérieur. Puis elle s'essuie les mains sur sa blouse, s'assied et croise ses doigts.

— Je suis vraiment désolée, Marie. Cette saleté de pneu que j'ai remplacé la semaine dernière doit avoir une fuite, un truc dans le genre ; j'ai été obligée de rouler à cinquante à l'heure pendant tout le trajet.

Plongeant une main dans sa poche, Marie sort un dollar qu'elle jette par-dessus la table dans ma direction. Je rigole.

— Très bien, dit-elle. Compte rendu du service. Dans la chambre deux la patiente a demandé à rester en peau à peau

avec son bébé jusqu'à leur sortie. Jessica Myers est primigeste et primipare, arrivée à quarante semaines et deux jours de grossesse. Elle a accouché par voie basse à trois heures du matin, sans complication, sans péridurale. Le bébé est une petite fille qui prend bien le sein, a fait pipi mais n'a pas encore eu de selles.

— Je prends !

Corinne et moi avons parlé à l'unisson – c'est tellement plus facile de s'occuper des patientes qui ont déjà accouché.

— J'étais avec elle pendant la phase active du travail, fais-je remarquer.

— C'est vrai, dit Marie. Elle est à toi, Ruth, ajoute-t-elle en remontant ses lunettes sur son nez. Dans la chambre trois se trouve Théa McVaughn, primigeste, nullipare, enceinte de quarante et une semaines et trois jours, en phase active, dilatée à quatre centimètres, membranes intactes. Le monitoring du rythme cardiaque fœtal est normal, le bébé est actif. Elle a demandé une péridurale et son bolus est en train d'être perfusé en IV.

— L'anesthésiste a été bipé ? demande Corinne.

— Oui.

— Je m'en occupe.

Dans la mesure du possible, on ne prend qu'une seule patiente en phase active, ce qui signifie que la troisième patiente, la dernière de la matinée, sera pour moi. La patiente de la chambre cinq se repose. Brittany Bauer est une primigeste primipare, arrivée à trente-neuf semaines plus un jour de grossesse. Elle a accouché par voie basse, sous péridurale, à cinq heures et demie du matin. Le bébé est un garçon. Ils veulent une circoncision. La maman souffrait d'un diabète gestationnel de type 1 ; le taux de glycémie du bébé sera contrôlé toutes les trois heures pendant vingt-quatre heures. La mère tient vraiment à allaiter. Ils sont encore en peau à peau.

Le post-partum n'est pas non plus de tout repos ; un rapport intime entre la patiente et l'infirmière en obstétrique se crée à ce moment-là. Le travail est terminé, certes, mais il reste encore pas mal de choses à régler. Il faut aussi examiner le nouveau-né et remplir une tonne de paperasse.

— J'y vais, dis-je en m'écartant de la table pour aller voir Lucille, l'infirmière de nuit qui a aidé Brittany à accoucher.

C'est elle qui me rejoint la première alors que je suis en train de me laver les mains dans la salle de repos du personnel.

— À toi de jouer ! lance-t-elle en me tendant le dossier de Brittany Bauer. Primigeste et maintenant primipare de vingt-six ans, accouchement par voie basse à cinq heures et demie du matin sans épisio. Groupe sanguin O positif, immunisée à la rubéole, hépatite B et VIH négatifs, SGB négatif. Diabète gestationnel contrôlé par un régime alimentaire ck, pas d'autres complications. Elle a encore une intraveineuse dans le bras gauche. J'ai stoppé la péridurale mais elle ne s'est pas encore levée. Demande-lui si elle veut aller faire pipi. Les saignements sont normaux, le fond de l'utérus est ferme, au niveau du nombril.

J'ouvre le dossier et je parcours les notes pour mieux mémoriser les détails.

— Davis, dis-je. C'est le prénom du bébé ?

— Oui. Ses signes vitaux sont normaux mais son taux de glycémie une heure après la naissance était à quarante, alors on a essayé de le mettre au sein. Il a pris un peu à chaque sein mais il a régurgité, il a l'air fatigué et il n'a pas beaucoup bu.

— Tu lui as mis le collyre dans les yeux et tu t'es occupée de l'injection de vitamine K ?

— Oui. Il a fait pipi mais pas caca. Je ne lui ai pas donné de bain et je n'ai pas fait l'examen physique.

— Pas de problème. C'est tout ?

— Le père s'appelle Turk, répond Lucille, l'air soudain hésitant. Il y a un truc… qui me gêne chez lui.

— Comme Papa l'Obsédé ?

L'an dernier, nous avons eu un père qui draguait ouvertement l'élève infirmière alors que sa femme était en train d'accoucher. Quand il a fallu réaliser une césarienne, le père, au lieu de rester auprès de sa femme derrière le champ opératoire, a rejoint l'étudiante à l'autre bout du bloc et lui a murmuré : "Il fait chaud là-dedans ou c'est vous qui êtes chaude ?"

— Pas dans ce sens-là, non, répond Lucille. Il se comporte très bien avec la maman. Il a juste l'air… bizarre. Je n'arrive pas à dire pourquoi.

J'ai toujours pensé que, si je n'avais pas été sage-femme, j'aurais fait une excellente voyante de pacotille. Nous sommes fortes pour deviner les pensées de nos patientes, de sorte que nous anticipons leurs besoins avant même qu'elles en prennent conscience. Et nous sommes également très douées quand il s'agit de ressentir les vibrations étranges. Le mois dernier, par exemple, mon radar s'est déclenché automatiquement lorsqu'une patiente souffrant d'un handicap mental s'est présentée avec une Ukrainienne plus âgée qu'elle avait rencontrée dans la supérette où elle travaillait. Il y avait quelque chose de louche dans la dynamique de leur relation, alors j'ai suivi mon instinct et j'ai appelé la police. Il s'est avéré que l'Ukrainienne avait fait de la prison dans le Kentucky après avoir volé le bébé d'une femme trisomique.

Pour toutes ces raisons, je ne suis pas inquiète lorsque je pénètre pour la première fois dans la chambre de Brittany Bauer. *Je gère*, me dis-je simplement.

Je frappe doucement avant d'ouvrir la porte.

— Je m'appelle Ruth, dis-je en entrant. Je serai votre infirmière aujourd'hui.

Je me dirige aussitôt vers Brittany et souris en baissant les yeux sur le bébé qu'elle tient dans ses bras.

— Il est adorable ! Comment s'appelle-t-il ?

Je connais déjà la réponse mais c'est une manière d'entamer la conversation, de lier connaissance avec la patiente.

Brittany ne répond pas. Elle regarde son mari, un type baraqué assis au bord du fauteuil. Il a les cheveux coupés très court à la militaire et le talon d'une de ses Doc Martens tapote nerveusement le sol comme s'il avait du mal à rester en place. Je comprends mieux ce que Lucille a voulu dire. Turk Bauer me fait penser à un câble électrique frappé par la foudre qui, gisant au sol, attendrait que quelque chose l'effleure pour projeter des étincelles.

Peu importe que l'on soit pudique ou timide – on ne reste pas silencieuse très longtemps quand on vient d'avoir un bébé.

Toutes les jeunes mamans ont envie de partager ce moment qui change définitivement le cours de leur existence. Elles ont besoin de revivre leur accouchement, depuis le début du travail jusqu'à la naissance, de s'extasier devant la beauté de leur bébé. Mais Brittany, elle, semble attendre la permission de son mari pour parler. Je pense aussitôt : *Violence conjugale ?*

— Davis, articule-t-elle. Il s'appelle Davis.

— Bonjour à toi, Davis, dis-je dans un murmure en m'approchant du lit. Est-ce que cela vous embête si j'écoute son cœur et ses poumons avant de vérifier sa température ?

Les bras de Brittany se resserrent autour du bébé pour mieux le coller contre elle.

— Je peux faire ça ici. Vous n'êtes pas obligée de me le donner.

Il faut faire preuve de compréhension à l'égard d'une jeune mère, surtout quand on lui a annoncé que le taux de glycémie de son bébé est trop bas. Je glisse donc le thermomètre sous l'aisselle de Davis. Tout est normal de ce côté-là. J'observe l'implantation de ses cheveux – une touffe de cheveux blancs peut indiquer des troubles de l'audition ; une implantation irrégulière, une maladie métabolique. Je pose le stéthoscope sur le dos du bébé pour écouter ses poumons puis glisse ma main entre sa mère et lui pour entendre son cœur.

Woush.

C'est si léger que je pense d'abord à une erreur.

J'écoute encore pour m'en assurer mais il y a bien un chuintement à peine perceptible derrière les battements de son pouls.

Turk se lève. Me dominant de toute sa hauteur, il croise les bras sur son torse.

L'angoisse se manifeste différemment chez les pères. Ils deviennent parfois belliqueux. Comme s'ils pouvaient terrasser ce qui ne va pas.

— J'entends un très léger souffle au cœur, dis-je avec tact. Mais il se peut que ce ne soit rien. À ce stade, certaines parties du cœur sont encore en train de se former et, même s'il s'agit effectivement d'un souffle, il pourrait tout à fait disparaître dans quelques jours. Je vais tout de même le noter dans le dossier pour qu'un pédiatre vienne examiner Davis.

Tout en parlant aussi calmement que possible, je vérifie de nouveau son taux de glycémie. J'utilise un test instantané et, cette fois, le taux de sucre dans le sang s'élève à cinquante-deux.

— Voilà une excellente nouvelle, dis-je, désireuse de remonter le moral des Bauer. Sa glycémie est beaucoup mieux.

Je me dirige vers le lavabo, fais couler de l'eau chaude et remplis une bassine en plastique que je pose sur le matelas à langer.

— Davis est en train de reprendre des forces et il va bientôt réclamer à manger, vous verrez. Je pourrais peut-être lui faire sa toilette et le réchauffer un peu pour le remettre au sein après, qu'en pensez-vous ?

Je me penche en avant pour soulever le bébé puis, tournant le dos aux parents, je place Davis sur le matelas à langer et commence mon examen. J'entends Turk et Brittany converser à voix basse mais avec animation pendant que je palpe le crâne du bébé pour vérifier les fontanelles, repérant les contours pour m'assurer que les os ne se chevauchent pas. Les parents sont inquiets, c'est normal. Nombreux sont les patients qui refusent d'entendre l'avis de l'infirmière sur un problème médical. Ils ne croient que ce que dit le médecin, même si les infirmières puéricultrices sont souvent les premières à détecter une anomalie ou un symptôme. Leur pédiatre est le Dr Atkins ; je la biperai dès que j'aurai terminé d'examiner le bébé et lui demanderai de venir écouter son cœur.

Mais, pour le moment, je concentre toute mon attention sur Davis. Je recherche d'éventuelles ecchymoses ou hématomes faciaux, de possibles déformations crâniennes. J'examine les plis palmaires de ses mains minuscules, la position de ses oreilles par rapport à ses yeux. Je mesure son périmètre crânien et la longueur de son corps qui se tortille sur le matelas à langer. J'inspecte l'intérieur de sa bouche et de ses oreilles pour m'assurer qu'il n'y a pas de fissures. Je palpe ses clavicules et glisse mon petit doigt entre ses lèvres pour vérifier le réflexe de succion. J'observe les petits soufflets de sa cage thoracique qui montent et qui descendent au rythme de sa respiration facile et régulière. J'appuie légèrement sur son ventre pour m'assurer qu'il est souple, j'examine ses doigts et ses orteils,

je recherche la présence éventuelle de boutons, de lésions et de taches de naissance. Je vérifie que ses testicules sont descendus, qu'il ne souffre pas d'hypospadias et que l'urètre se trouve bien à sa place. Puis je le retourne délicatement pour examiner la base de sa colonne vertébrale, traquant la présence de fossettes, de touffes de poils ou de tout autre signe indiquant une anomalie du tube neural.

Je m'aperçois soudain que, dans mon dos, les chuchotements se sont tus. Mais, au lieu d'être rassurant, le silence pèse comme une menace. *Ont-ils peur que je fasse une bêtise ?*

Lorsque je le rallonge sur le dos, les paupières de Davis commencent à se refermer. En général, les bébés s'endorment quelques heures après l'accouchement, raison pour laquelle je décide de lui donner un bain maintenant. Ça le tiendra éveillé assez longtemps pour qu'il puisse téter de nouveau. Il y a une pile de gants de toilette sur la table à langer. Avec des gestes experts et assurés, j'en plonge un dans l'eau chaude et je lave le bébé de la tête aux pieds. Puis je lui mets une couche, l'enveloppe adroitement dans une couverture comme un burrito et je rince ses cheveux sous le robinet avec un peu de shampooing pour bébé de la marque Johnson. Je termine en attachant autour de son poignet un bracelet d'identité semblable à celui de ses parents puis fixe autour de sa cheville un minuscule bracelet électronique qui émettra un signal sonore si le bébé s'approche trop de n'importe quelle issue de l'hôpital.

Je sens les yeux des parents qui me brûlent le dos et fais volte-face, un sourire plaqué sur le visage.

— Et voilà, dis-je en rendant le bébé à Brittany. Propre comme un sou neuf. Maintenant, nous allons essayer de le faire téter.

Lorsque je me penche vers Brittany pour l'aider à positionner le bébé, elle tressaille.

— Éloignez-vous d'elle, ordonne Turk Bauer. Je veux parler à votre chef.

Ce sont les premiers mots qu'il prononce depuis mon arrivée dans la chambre, vingt minutes plus tôt, et ils sont empreints d'un mécontentement palpable. De toute évidence, ce n'est

pas pour vanter mes compétences professionnelles qu'il désire voir Marie. Je quitte la pièce sur un bref hochement de tête puis repasse chacune de mes paroles et chacun de mes gestes depuis que je me suis présentée à Brittany Bauer. Dans le bureau des infirmières, je trouve Marie occupée à remplir un dossier.

— On a un problème en chambre cinq, dis-je en m'efforçant de parler d'un ton neutre. Le père veut te voir.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Absolument rien.

C'est la vérité : je suis une bonne infirmière. Parfois même très bonne. Je me suis occupée de ce nouveau-né comme je l'aurais fait avec n'importe quel autre nourrisson de cette Maternité.

— Je leur ai dit que j'avais l'impression d'entendre un léger souffle au cœur et que j'allais en informer le pédiatre. Ensuite, j'ai examiné le bébé et je l'ai lavé.

Mes efforts pour dissimuler mes sentiments ne doivent pas être très efficaces, à en juger par le regard compatissant que me lance Marie.

— Ils sont peut-être inquiets au sujet de ce souffle au cœur, dit-elle.

Je suis juste derrière elle quand nous entrons dans la pièce, de sorte que je vois clairement le soulagement se peindre sur les visages des parents dès qu'ils aperçoivent Marie.

— On m'a dit que vous désiriez me parler, monsieur Bauer ?

— Cette infirmière, répond Turk. Je ne veux plus qu'elle touche mon fils.

Une sensation de chaleur se répand du col de ma blouse jusqu'à mon cuir chevelu. Personne n'aime être réprimandé devant son supérieur hiérarchique.

Marie se redresse, sa colonne vertébrale se raidit.

— Je peux vous assurer que Ruth fait partie de nos meilleures infirmières, monsieur Bauer. Si vous souhaitez déposer une plainte officielle…

— Je ne veux pas qu'elle ou que quelqu'un d'autre comme elle pose les mains sur mon fils, coupe le père en croisant les bras sur son torse.

Il a remonté ses manches pendant mon absence. Un tatouage recouvre son avant-bras, du poignet jusqu'au coude : le drapeau confédéré.

Marie reste silencieuse.

L'espace de quelques instants, je ne comprends sincèrement pas. Puis la réalité me percute aussi violemment qu'un coup de poing : ce n'est pas ce que j'ai fait qui les dérange.

C'est ce que je suis.

TURK

Le premier nègre que j'ai rencontré avait tué mon frère aîné. J'étais assis entre mes parents dans une salle de tribunal du Vermont, engoncé dans une chemise à col amidonné, pendant que des types en costume s'engueulaient en comparant des schémas de voitures et de traces de pneus. J'avais onze ans et Tanner seize. Il avait passé son permis de conduire deux mois plus tôt. Pour fêter ça, ma mère lui avait préparé un gâteau décoré d'une route en bonbons gélifiés sur laquelle elle avait posé une de mes anciennes petites voitures. Le type qui l'avait tué venait du Massachusetts et était plus vieux que mon père. Sa peau était plus sombre que le bois du box des acccusés où il est resté pendant toute la durée du procès et ses dents, par contraste, étaient d'un blanc presque aveuglant. Je ne pouvais pas m'empêcher de le fixer.

Les jurés n'ont pas réussi à se mettre d'accord sur le verdict – il paraît que ça s'appelle un "jury bloqué" – et le type est ressorti libre du tribunal. Ma mère a pété un câble, elle s'est mise à hurler, braillant des trucs sur son bébé, sur la justice. Après avoir serré la main de son avocat, le meurtrier s'est approché de nous et s'est immobilisé juste devant la rambarde. "Madame Bauer, il a fait, je compatis sincèrement à votre chagrin."

Comme s'il n'y était pour rien.

Ma mère s'est arrêtée de pleurer. Elle a pincé les lèvres et a craché.

Brit et moi, ça fait un bail qu'on attend ce moment. Je conduis le pick-up en tenant le volant d'une main. L'autre est posée sur la banquette et Brit l'agrippe à chaque contraction. Je vois bien qu'elle morfle un maximum mais elle plisse les yeux en serrant les dents. C'est pas surprenant – je veux dire, j'ai déjà vu cette nana mettre une raclée à un chicano qui avait éraflé sa bagnole avec un chariot électrique au Stop & Shop – mais elle ne m'a jamais paru aussi belle qu'aujourd'hui, silencieuse et forte.

Au feu rouge, je jette un coup d'œil à son profil. Ça fait deux ans qu'on est mariés et j'arrive toujours pas à croire qu'elle est à moi. Pour commencer, c'est la plus jolie fille que j'aie jamais vue, et dans le Mouvement, c'est carrément une reine. Ses cheveux noirs dégringolent en torsades dans son dos. Elle a les joues toutes roses et respire en soufflant vite, comme si elle courait un marathon. Soudain elle se tourne vers moi et me fixe de ses yeux brillants et bleus, pareils au cœur d'une flamme. "Personne m'a prévenue que ça ferait aussi mal", murmure-t-elle.

Je lui serre la main, ce qui n'est pas évident parce qu'elle presse la mienne comme si elle voulait l'écrabouiller. "Ce petit guerrier sera aussi fort que sa mère", je lui dis.

Depuis des années, on me répète que Dieu a besoin de soldats. Qu'on est les anges de cette guerre des races et que, sans nous, le monde redeviendrait comme Sodome et Gomorrhe. Francis – le père de Brit, figure légendaire du Mouvement – faisait de grands sermons aux nouvelles recrues, leur expliquant qu'on avait besoin de renforcer nos effectifs pour préparer la riposte. Mais là, tout de suite, alors que, Brit et moi, on s'apprête à accueillir notre bébé, je suis partagé entre un sentiment de triomphe et une grosse angoisse. Parce que, malgré tous mes efforts, cet endroit reste un cloaque. Là où il est pour le moment, mon bébé est parfait mais dès qu'il mettra le nez dehors il sera forcément souillé. "Turk!", hurle Tiffany.

Je braque à gauche : j'ai failli louper l'entrée de l'hôpital.

— Qu'est-ce que tu penses de Thor ? je lui demande en parlant prénoms pour essayer de lui faire oublier la douleur.

Un des mecs que j'ai connus sur Twitter vient d'avoir un gosse qu'il a baptisé Loki. Les anciens étaient pas mal branchés mythologie nordique et, même si leurs groupes ont éclaté en une multitude de petites cellules, les habitudes ont la vie dure.

— Pourquoi pas Batman ou La Lanterne Verte, tant que t'y es ? Il est hors de question que je donne un nom de superhéros à mon gosse, déclare Britney en grimaçant, terrassée par une nouvelle contraction. Et si c'est une fille, gros malin ?

— Wonder Woman, je suggère. Comme sa mère.

Après la mort de mon frère, tout s'est cassé la gueule. On aurait dit que ce procès nous avait écorchés vifs et que tout ce qui restait de ma famille ressemblait à un tas de boyaux sanguinolents exposé à tous vents. Mon père s'est barré pour aller vivre dans une résidence où tout était vert : les murs, la moquette, les chiottes, la gazinière. J'avais envie de gerber chaque fois que j'allais le voir. Ma mère s'est mise à picoler : un verre de vin le midi et puis toute la bouteille. Elle a perdu son boulot d'assistante de vie scolaire le jour où elle a piqué du nez dans la cour de récréation et que la gamine trisomique qu'elle était censée surveiller s'est cassé le poignet en tombant de la cage à écureuil. Une semaine plus tard, on chargeait toutes nos affaires dans un camion de déménagement pour aller s'installer chez mon grand-père.

Grand-père était un vétéran qui n'a jamais arrêté de se battre. Je ne le connaissais pas beaucoup parce qu'il ne pouvait pas blairer mon père, mais maintenant que cet obstacle avait dégagé il entendait bien m'éduquer comme il aurait fallu le faire depuis le début, voilà ce qu'il disait. Selon lui, mes parents avaient été trop gentils avec moi et j'étais une chochotte. Il se chargerait de m'endurcir. Le week-end, il me réveillait aux aurores et me traînait dans les bois pour suivre ce qu'il appelait l'Entraînement de Base. J'ai appris à reconnaître les baies toxiques et les baies comestibles. Je savais identifier les excréments des animaux pour pouvoir les prendre en chasse. Je savais lire l'heure en regardant le soleil. C'était un peu comme chez les scouts, sauf que les leçons de mon

grand-père étaient ponctuées d'anecdotes du Vietnam : les bridés qu'il avait combattus là-bas, la jungle qui vous avalait tout crus si vous faisiez pas gaffe et l'odeur des mecs brûlés vifs.

Un week-end, il a décidé de m'emmener camper. Il faisait six degrés dehors, on attendait de la neige, mais ça, c'était le cadet de ses soucis. On a roulé jusqu'à l'entrée du Northeast Kingdom, près de la frontière canadienne. Je suis allé aux WC et, quand je suis ressorti, mon grand-père avait disparu.

Sa camionnette, qu'il avait garée à côté d'une pompe, n'était plus là. Les traces de pneus dans la neige étaient les seuls indices de son passage. Il s'était barré avec mon sac à dos, mon duvet et la tente. Je suis retourné à l'intérieur de la station et j'ai demandé à l'employée si elle savait où était passé le type dans la camionnette bleue mais elle a secoué la tête. "Comment ?", a-t-elle dit en faisant semblant de ne pas savoir parler anglais alors qu'elle se trouvait encore techniquement dans le Vermont.

J'avais mon anorak sur moi mais j'avais laissé mes moufles et mon bonnet dans la camionnette. J'ai trouvé soixante-sept cents au fond de ma poche. J'ai attendu qu'un autre client se pointe et, dès que la caissière a eu le dos tourné, j'ai volé une paire de gants, un bonnet de chasseur orange fluo et une bouteille de soda.

Il m'a fallu cinq heures pour retrouver la trace de mon grand-père. J'ai dû fouiller dans les recoins de mon cerveau pour me remémorer ce qu'il avait baragouiné au sujet des directions ce matin, alors que j'étais encore dans le gaz, et j'ai marché le long de l'autoroute en essayant de repérer des indices – comme le papier d'emballage de son tabac à chiquer et une de mes moufles. Lorsque j'ai découvert sa camionnette garée au bord de la route et que j'ai pu suivre les empreintes de ses pas qui s'enfonçaient dans les bois, je ne tremblais plus : je bouillonnais. La colère, semble-t-il, est une source de chaleur renouvelable.

En débouchant dans une clairière, je l'ai aperçu, penché au-dessus d'un feu de camp. Sans mot dire, je me suis approché et je l'ai poussé tellement fort qu'il a failli s'écrouler dans les braises.

— Espèce de fils de pute ! j'ai hurlé. T'as pas le droit de me laisser comme ça !

— Ah ouais, pourquoi ? Si c'est pas moi qui te montre comment on devient un homme, qui est-ce qui va le faire, tu peux me dire ?

Il était deux fois plus balaise que moi mais ça ne m'a pas empêché de le choper par le col de son anorak pour l'obliger à se redresser. J'ai lancé mon bras en arrière et essayé de lui décocher un coup de poing mais il a attrapé ma main avant que je le touche.

— Tu veux te battre ? a fait mon grand-père en reculant pour tourner autour de moi.

Mon père m'avait appris à me battre à poings nus. Il fallait garder le pouce à l'extérieur du poing et tourner le poignet juste avant de percuter l'adversaire. Mais c'était que de la théorie : je n'avais encore jamais frappé personne de ma vie.

Alors j'ai serré le poing et tiré mon bras en arrière avant de le propulser en avant comme une flèche mais mon grand-père l'a intercepté et l'a tordu dans mon dos. J'ai senti son souffle chaud dans mon oreille.

— C'est ta tapette de père qui t'a appris ça ?

J'ai essayé de me débattre mais il me tenait fermement.

— Tu veux apprendre à te battre ? Ou tu veux apprendre à gagner ?

J'ai serré les dents.

— Je veux… apprendre… à gagner, j'ai articulé.

Il a relâché progressivement son étreinte en continuant à serrer d'une main mon épaule gauche.

— Comme t'es petit, tu vas frapper très bas. Ton corps obstrue mon champ de vision et je m'attends à ce que tu frappes en remontant vers le haut. Si je me baisse, mon poing percutera ton visage, ce qui veut dire que je vais rester bien droit pour rester ouvert à tout. La dernière chose à laquelle je m'attends, c'est que tu me balances un coup par-dessus l'épaule, comme ça.

Il a levé son poing droit qui a ensuite tracé un arc de cercle à la vitesse de l'éclair avant de s'arrêter à un cheveu de ma pommette. Puis il m'a relâché et a reculé d'un pas.

— À ton tour.

Je l'ai regardé fixement.

Voilà ce qu'on ressent quand on tabasse quelqu'un : on est comme un élastique tellement tendu que ça fait mal et qu'on commence à trembler. Et puis quand on décoche son coup, quand on lâche l'élastique, le claquement est électrique. On est en feu alors qu'on ne s'était même pas aperçu qu'on était inflammable.

Jaillissant du nez de mon grand-père, une giclée de sang a teinté la neige et coloré son sourire.

— Ça, c'est mon petit gars.

Chaque fois que Brit se lève pendant le travail, les contractions deviennent tellement douloureuses que l'infirmière – une rouquine prénommée Lucille – lui conseille de se recoucher. Mais dès qu'elle se rallonge, les contractions s'arrêtent et Lucille lui dit alors d'aller marcher un peu. C'est un cercle vicieux, ça fait déjà sept heures que ça dure et je commence sérieusement à me demander si mon gosse sera pas adolescent quand il décidera enfin de pointer le bout de nez.

Bien sûr, je ne dis rien de tout ça à Brit.

Je l'ai tenue pendant que l'anesthésiste lui posait la péridurale – Brit a supplié qu'on lui en fasse une, ce qui m'a carrément étonné de sa part vu qu'on avait opté pour un accouchement naturel sans médicaments. Les Anglos pur souche comme nous évitent d'en prendre et la grande majorité des membres du Mouvement exècrent les camés. Alors qu'elle était penchée au-dessus du lit et que le docteur palpait sa colonne vertébrale, je lui ai demandé à mi-voix si c'était une bonne idée. "Quand c'est toi qui accoucheras, c'est toi qui décideras", a-t-elle répliqué.

Je dois admettre que ce qu'ils lui ont injecté dans les veines l'a vachement soulagée. Elle est clouée au lit mais elle ne se tortille plus. Elle m'a dit qu'elle ne sentait plus rien en dessous de son nombril et que, si elle n'était pas déjà ma femme, elle demanderait à l'anesthésiste de l'épouser.

Lucille entre dans la pièce et vérifie la feuille qui sort de l'appareil relié à Brit, celui qui mesure le rythme cardiaque

du bébé. “Vous faites du beau boulot”, dit-elle, mais je suis sûr qu’elle sert le même baratin à tout le monde. Elle continue à parler à Brit mais je ne l’écoute plus – pas parce que ça ne m’intéresse pas mais parce qu’il y a des trucs mécaniques auxquels il vaut mieux éviter de penser quand on veut que sa femme reste sexy – et puis soudain j’entends Lucille dire à Brit que c’est le moment de pousser.

Les yeux de Brit rencontrent les miens.

— Mon cœur ? dit-elle, mais le mot suivant reste bloqué dans sa gorge et je n’arrive pas à savoir ce qu’elle veut.

Là, je prends conscience qu’elle a peur. Cette nana qui n’a généralement peur de rien flippe de ce qui se prépare. Je glisse mes doigts entre les siens.

— Je suis là, je lui fais alors que je suis aussi terrifié qu’elle.

Et si ça changeait tout entre Brit et moi ?

Et si je ne ressentais rien pour ce bébé qui va bientôt naître ?

Et si j’étais un modèle minable pour lui ? Un père complètement nul ?

— À la prochaine contraction, dit Lucille, il va falloir pousser.

Elle lève les yeux sur moi.

— Papa, placez-vous derrière elle et, quand la contraction arrivera, vous l’aiderez à se redresser pour qu’elle puisse pousser.

Je la remercie intérieurement pour les consignes. *Ça* au moins, c’est dans mes cordes. Tandis que le visage de Brit s’empourpre et que son corps s’arc-boute, je pose mes mains sur ses épaules. Elle laisse échapper une plainte sourde, gutturale, comme si elle était à l’agonie.

— Inspirez profondément, conseille Lucille. On est au pic de la contraction… Maintenant, collez le menton contre votre poitrine et poussez le plus fort possible…

À bout de souffle, Brit devient toute molle puis elle hausse les épaules pour se libérer, comme si elle ne supportait pas le contact de mes mains sur elle.

— Lâche-moi, siffle-t-elle.

Lucille me fait signe d’approcher.

— Elle ne pense pas ce qu’elle dit.

— Bien sûr que si, bordel, lance Brit alors qu’une nouvelle contraction est en train de monter.

Lucille me lance un regard en haussant les sourcils.

— Venez vous mettre ici, suggère-t-elle. Je vais tenir la jambe gauche de Brit, et vous, vous tiendrez la droite…

Ce n'est pas un sprint, c'est un marathon. Une heure plus tard, les cheveux de Brit sont plaqués sur son front, sa tresse est tout emmêlée. Ses ongles ont dessiné de minuscules croissants de lune sur le dos de ma main et elle raconte n'importe quoi quand elle parle. Je ne sais pas combien de temps on va encore pouvoir tenir, tous les deux. Mais, au moment où cette pensée me traverse l'esprit, Lucille se redresse au milieu d'une longue contraction et l'expression de son visage se transforme.

— Attendez une minute, dit-elle avant de biper le docteur. Respirez très lentement, Brit… et préparez-vous à être maman.

Il ne s'écoule que deux minutes avant que le gynécologue fasse irruption dans la pièce et enfile une paire de gants en latex. Pourtant, encourager Brit à ne pas pousser équivaut à essayer de contenir un raz-de-marée avec un seul sac de sable. "Bonjour, madame Bauer, lance le docteur. Sortons-le, ce bébé." Il s'assied sur un tabouret tandis que le corps de Brit se raidit de nouveau. Mon coude est enroulé autour de son genou pour qu'elle puisse prendre appui et, lorsque je baisse les yeux, le front de notre bébé apparaît, semblable à une lune, dans le creux de ses cuisses.

Elle est bleue. Alors qu'il n'y avait rien une fraction de seconde plus tôt, il y a maintenant une tête parfaitement ronde de la taille d'une balle de softball et elle est bleue.

Paniqué, je scrute le visage de Brit mais elle garde les yeux obstinément fermés, concentrée sur le boulot qu'elle est en train d'accomplir. La colère, qui frémit, semble-t-il en permanence, dans mon sang, se met à bouillir. *Ils sont en train de nous mener en bateau. Ils nous baratinent. Ces foutus…*

Au même instant, le bébé crie. Il débarque sur Terre dans un jet de sang et de liquide, hurlant et battant l'air de ses poings minuscules, rosissant enfin. Ils posent mon bébé – *mon fils* – sur la poitrine de Brit et l'essuient avec une serviette. Elle pleure et j'en fais autant. Son regard est rivé sur le bébé.

— Regarde ce que nous avons fabriqué, Turk.

— Il est parfait, je murmure contre sa peau. *Tu* es parfaite.

Elle enveloppe la tête de notre bébé dans sa main comme si nous formions un circuit électrique désormais complet. Comme si nous pouvions alimenter le monde entier.

Quand j'avais quinze ans, mon grand-père est tombé comme une pierre sous la douche, foudroyé par une crise cardiaque. J'ai réagi comme je réagissais pour tout à l'époque : j'ai cherché les embrouilles. Personne ne savait trop ce qu'il fallait faire de moi : ni ma mère qui s'était effacée jusqu'à se fondre dans la tapisserie, au point qu'il m'arrivait de passer à côté d'elle sans remarquer sa présence ; ni mon père qui avait déménagé à Brattleboro où il vendait des voitures dans une concession Honda.

J'ai rencontré Raine Tesco à la fin de ma première année de lycée. Greg, un pote de mon père, tenait un café alternatif (j'aimerais bien savoir ce que ça voulait dire, d'ailleurs : qu'on y servait du thé ?) et m'avait proposé un boulot à temps partiel. Comme je n'avais pas atteint l'âge légal pour travailler, Greg me payait au noir pour faire des courses et ranger la réserve, des trucs dans le genre. Raine, lui, était barman. Un de ses bras était couvert de tatouages et il fumait clope sur clope pendant ses pauses. Il avait un chihuahua de trois kilos baptisé Meat à qui il avait appris à tirer sur une cigarette.

Raine est la première personne à m'avoir vraiment *compris*. Je suis tombé sur lui dans l'arrière-cour, en allant balancer les poubelles dans la benne. Il m'a offert une clope alors que je n'étais encore qu'un gamin. J'ai fait semblant de savoir comment m'y prendre et, quand j'ai craché mes poumons, il ne s'est pas foutu de moi. "J'aimerais pas être à ta place, mec, ça craint", il m'a dit et j'ai hoché la tête. "Je veux dire, ton père ?" Il a fait une grimace avant d'imiter à la perfection mon père en train de commander un latte medium au lait de soja allégé, demi-caféiné, sans mousse.

Chaque fois que je rendais visite à mon père, Raine s'arrangeait pour me voir. Je lui racontais que je trouvais ça carrément injuste d'avoir été collé au bahut parce que j'avais tabassé un gars qui avait traité ma mère d'ivrogne. Il me

répondait que le problème ne venait pas de moi mais de mes profs qui n'avaient pas conscience de mon potentiel ni de mon intelligence hors du commun. Il me filait des bouquins à lire, comme *Les Carnets de Turner*, pour me montrer que je n'étais pas le seul à avoir l'impression que des gens se liguaient contre moi pour me rabaisser sans cesse. Il me prêtait des CD de groupes suprémacistes que j'écoutais chez moi et ça sonnait comme des coups de marteau enfonçant des clous. Quand on se baladait dans sa voiture, il me faisait remarquer que tous les directeurs des grandes chaînes de télé avaient des noms juifs comme par exemple Moonves et Zucker, et que c'étaient eux qui diffusaient les informations, de sorte qu'on était obligés de gober ce qu'ils voulaient bien nous faire croire. En fait, il disait tout haut ce que les gens pensaient tout bas sans trouver le cran d'exprimer leurs opinions.

Si certains trouvaient bizarre qu'un gars de vingt piges traîne avec un gamin de quinze, ils n'en ont jamais rien dit. Je crois que mes parents étaient soulagés de me savoir avec Raine : pendant ce temps, au moins, je n'étais pas en train de bastonner quelqu'un, de sécher les cours ou de m'attirer des ennuis. Alors le jour où il m'a invité à aller à un festival avec des potes à lui, j'ai sauté sur l'occasion. "Y aura des groupes de musique ?", j'ai demandé, pensant qu'il s'agissait d'un de ces nombreux festivals qui fleurissaient au mois de juillet dans la campagne du Vermont.

— Ouais, mais ça ressemble plus à un camp d'été, m'a expliqué Raine. J'ai dit à tout le monde que tu venais. Ils sont hypercontents de faire ta connaissance.

C'était la première fois que quelqu'un était *hypercontent* de faire ma connaissance et j'ai senti monter en moi une certaine excitation. Le samedi, j'ai préparé mon sac à dos et mon duvet puis je me suis installé sur le siège passager avec Meat le chihuahua sur les genoux pendant que Raine allait chercher ses trois copains. Tous connaissaient mon prénom et j'ai compris qu'il leur avait vraiment parlé de moi. Ils portaient des T-shirts noirs ornés de l'inscription NADS sur la poitrine.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? j'ai demandé.

— North American Death Squad*, a répondu Raine. C'est notre groupe à nous.

J'ai eu soudain très envie d'avoir un T-shirt comme eux.

— Et qu'est-ce qu'il faut faire pour entrer dans le groupe ? j'ai demandé d'un ton détaché.

L'un des types a rigolé.

— C'est eux qui te demandent d'y entrer.

À ce moment-là, j'ai décidé de faire tout ce qu'il faudrait pour décrocher une invitation.

On a roulé environ une heure puis Raine a pris une sortie et tourné à gauche devant un panneau écrit à la main et planté au bout d'un piquet, indiquant simplement EI. On a rencontré d'autres panneaux identiques, signalant des chemins qui coupaient à travers les champs de maïs, longeaient des granges délabrées et passaient même au milieu d'un pré où paissaient des vaches laitières. Alors que nous franchissions une crête, j'ai aperçu une centaine de voitures garées dans un champ boueux.

Ça ressemblait à une fête foraine. Sur une scène, un groupe jouait tellement fort que mon cœur s'est mis à cogner au rythme des basses. Des familles déambulaient en mangeant des beignets de saucisse et des beignets sucrés. Perchés sur les épaules de leur père, des gamins arboraient des T-shirts sur lesquels on pouvait lire : JE SUIS L'ENFANT BLANC POUR QUI IL FAUT PRÉSERVER LA RACE ! Au bout de sa laisse, Meat tournait autour de mes jambes et a fini par s'emmêler en engloutissant des restes de pop-corn tombés par terre. Un type a donné une tape sur l'épaule de Raine avant de lui adresser une espèce de salut codé et j'en ai profité pour m'éloigner de quelques pas en direction d'un stand de tir.

Un gros bonhomme avec des sourcils qui ressemblaient à des chenilles ondulant sur son front m'a souri.

— Tu veux essayer, mon gars ?

Un garçon d'à peu près mon âge était en train de tirer sur une cible accrochée à un tas de rondins de bois. Après avoir rendu le Browning semi-automatique au vieux type, il est

* Escadron de la Mort nord-américain. *(Toutes les notes sont de la traductrice.)*

allé chercher son carton de tir qui représentait le profil d'un homme avec un nez exagérément crochu.

— On dirait bien que tu l'as buté, ce youpin, Gunther, a lancé le gros bonhomme en souriant.

Puis il a soulevé Meat dans ses bras avant de désigner une table.

— Je tiens le toutou, a-t-il ajouté. Choisis celui qui te botte.

Il y avait plusieurs piles de cartons de tir : d'autres profils de Juifs mais aussi des Noirs avec des lèvres boursouflées et des fronts fuyants. Le visage de Martin Luther King Jr. était imprimé au centre d'une cible, surmonté de la légende : MON RÊVE S'EST ENFIN RÉALISÉ.

L'espace d'un instant, j'ai eu la nausée. Ces images me rappelaient les caricatures politiques que j'avais étudiées en cours d'histoire, des exagérations grossières qui avaient déclenché les guerres mondiales. Je me suis demandé quel genre de boîte pouvait bien imprimer des cibles comme celles-ci parce qu'une chose était sûre : on ne les trouvait certainement pas au rayon chasse du supermarché du coin. J'avais l'impression de découvrir une société secrète dont j'ignorais jusqu'alors l'existence et dont on venait de me murmurer le mot de passe à l'oreille.

J'ai attrapé un carton avec un Africain hirsute qui essayait de sortir du cœur de cible. Le type l'a accroché à un fil d'étendage.

— On a du mal à croire que c'est une silhouette, a-t-il fait en ricanant.

Puis il a posé Meat sur la table. Le chien s'est mis à renifler les cibles pendant qu'il faisait glisser la mienne au bout du tas de rondins.

— Tu sais te servir d'une arme ?

J'avais déjà tiré avec le pistolet de mon grand-père mais je n'avais encore jamais utilisé de machin comme ça. J'ai écouté le bonhomme m'expliquer le fonctionnement du fusil puis j'ai mis le casque et les lunettes de protection, calé la crosse contre mon épaule, plissé les yeux et appuyé sur la détente. Une salve de coups a retenti, semblable à une quinte de toux. Le bruit a attiré l'attention de Raine qui s'est mis à applaudir, impressionné, tandis que le carton revenait vers moi avec trois trous nets dans le front.

— Eh ben dis donc ! T'as ça dans le sang, mon gars, a déclaré Raine en pliant la cible avant de l'enfouir dans sa poche arrière pour pouvoir montrer un peu plus tard à ses amis que j'étais un sacré tireur d'élite.

J'ai attrapé la laisse de Meat et on a traversé l'espace réservé aux orateurs. Sur la scène, un homme tenait l'auditoire en haleine. Il avait une présence incroyable et sa voix m'a attiré comme un aimant, de sorte que je n'ai pas pu résister à l'envie de le voir de plus près. "J'aimerais vous raconter une petite histoire, disait-il. Celle d'un nègre de New York City – sans domicile fixe, évidemment. Il traînait dans Central Park et plusieurs personnes l'avaient entendu fulminer dans son sommeil, marmonner qu'il tabasserait bien un Blanc. Mais ces gens n'avaient pas compris que nous étions en guerre. Que nous devions protéger notre race. Donc, ils n'ont rien fait. Ils ont pris ces menaces pour les divagations d'un pauvre illuminé. Et que s'est-il passé ? Cet animal sauvage a abordé un Anglo-Saxon blanc – un homme comme vous, peut-être, ou comme moi, qui ne faisait rien d'autre que vivre la vie que Dieu lui avait confiée –, un homme qui s'occupait de sa vieille mère nonagénaire. L'animal sauvage a frappé cet homme qui s'est effondré. Sa tête a heurté le trottoir et il est mort sur le coup. Cet homme blanc qui se promenait tranquillement dans le parc a succombé à une blessure mortelle. Et maintenant, je vous pose la question : que s'est-il passé pour le nègre, à votre avis ? Eh bien, mes frères et sœurs… *absolument rien.*"

J'ai songé au meurtrier de mon frère qui était sorti libre du tribunal. J'ai regardé les gens autour de moi qui applaudissaient en hochant la tête et j'ai pensé : *je ne suis pas tout seul.*

— C'est qui ? j'ai demandé.

— Francis Mitchum, a murmuré Raine. Il fait partie de la vieille garde. C'est un peu une légende, tu vois.

Il avait prononcé le nom de l'orateur comme un homme pieux parlerait de Dieu : moitié chuchotement, moitié prière.

— Tu vois la toile d'araignée sur son coude ? Tu n'as pas le droit de porter ce tatouage tant que tu n'as pas tué quelqu'un. Et à chaque personne butée, tu te fais tatouer une mouche.

Raine a marqué une pause.

— Mitchum, lui, il en a dix.

"Pourquoi est-ce que les nègres ne sont jamais condamnés pour crime raciste ? a demandé Francis Mitchum mais c'était une question purement rhétorique. Pourquoi est-ce qu'ils s'en sortent toujours bien ? Ils ne seraient même pas domestiqués si les Blancs n'avaient pas été là pour les aider. Il n'y a qu'à regarder d'où ils viennent, en Afrique. Il n'y a aucun gouvernement civilisé, là-bas. Ils s'entretuent tous au Soudan. Les Hutus massacrent les Tutsis. Et c'est ce qu'ils font aussi dans notre pays. Prenez les gangs dans nos villes : ce ne sont que des guerres tribales entre nègres. Et voilà qu'ils s'en prennent maintenant aux Anglo-Saxons pur souche. *Parce qu'ils savent qu'ils ne seront pas condamnés.*"

Il a balayé la foule du regard avant de reprendre en haussant la voix :

— Tuer un nègre, c'est comme tuer un chevreuil.

Il s'est tu un instant.

— Après réflexion, je retire ce que je viens de dire. Le chevreuil, au moins, ça se mange.

Bien des années plus tard, je me suis fait la réflexion que, lors de ma première participation à un rassemblement de l'Empire Invisible – cette première fois où j'ai entendu Francis Mitchum parler –, Brit devait être là aussi puisqu'elle voyageait avec son père. J'aimais bien penser qu'elle se tenait peut-être derrière la scène et qu'elle l'écoutait hypnotiser la foule avec ses mots. Peut-être même qu'on s'était croisés devant le stand de barbe à papa ou qu'on avait regardé côte à côte les étincelles jaillir de la croix en feu et embraser le ciel d'été.

Et qu'on était faits pour se rencontrer.

Pendant une heure avec Brit, on échange des prénoms comme on lancerait la balle au baseball : Robert, Ajax, Erik, Odin. Chaque fois que je pense avoir trouvé quelque chose de fort et d'aryen, Brit se souvient d'un gamin de sa classe qui portait le même prénom et qui avait mangé son tube de colle ou vomi dans son tuba. Et chaque fois qu'elle propose

un prénom qu'elle aime, je repense à un connard qui a croisé mon chemin un jour.

Quand mon tour arrive, je baisse les yeux sur le visage endormi de mon fils et, comme frappé par la foudre, je murmure : "Davis", comme Jefferson Davis le président des États confédérés.

Brit tourne le prénom dans sa bouche.

— C'est différent.

— C'est bien, la différence.

— Davis et pas Jefferson, précise-t-elle.

— Non parce que tout le monde l'appellera Jeff.

— Et Jeff, c'est le mec qui fume de l'herbe et qui vit chez sa mère, au sous-sol, ajoute Brit.

— Alors que Davis… Davis, c'est le gamin que tous les autres admirent.

— Pas Dave. Ni Davy ou David.

— Il donnera une raclée à tous ceux qui l'appelleront comme ça par erreur.

Je touche le bord de sa couverture pour éviter de le réveiller.

— Davis…

Ses petites mains frémissent comme s'il reconnaissait déjà son prénom.

— Il faut qu'on fête ça, murmure Brit.

Je lui souris.

— Tu crois qu'ils vendent du champagne à la cafétéria ?

— Tu sais ce qui me ferait vraiment plaisir ? Un milk-shake au chocolat.

— Je croyais que les envies, c'était avant la naissance…

Elle rit.

— Moi, je suis sûre que je vais pouvoir prendre l'excuse des hormones pendant encore trois mois, minimum…

Je me lève en me demandant si la cafétéria est ouverte à quatre heures du matin. Mais je n'ai pas vraiment envie de partir. Davis vient juste d'arriver, après tout.

— Et si je loupe quelque chose ? Un truc hyperimportant, tu imagines ?

— C'est pas comme s'il allait se lever pour marcher ou dire son premier mot, répond Brit. Si tu loupes quelque chose, ce

sera son premier caca et, à mon avis, c'est un truc que tu as très envie de manquer.

Elle me fixe avec ses yeux bleus, parfois aussi sombres que la mer et d'autres fois aussi transparents que le verre, qui peuvent me faire faire n'importe quoi.

— C'est juste cinq minutes, dit-elle.

— Cinq minutes.

Je regarde encore une fois le bébé. J'ai l'impression que mes Doc Martens sont collées au sol. Je veux rester ici et compter encore ses doigts et ses ongles incroyablement minuscules. Je veux regarder ses épaules se soulever et s'abaisser au rythme de sa respiration. Je veux voir ses lèvres se rapprocher comme s'il embrassait quelqu'un dans ses rêves. C'est dingue de l'observer, petit être de chair et de sang, et de se dire que, Brit et moi, on a été capables de construire quelque chose de concret et de solide à partir d'un matériau aussi intangible et flou que l'amour.

— Avec de la crème fouettée et une cerise, lance Brit, mettant un terme à ma rêverie. S'ils en ont.

Je sors dans le couloir à contrecœur et je passe devant le bureau des infirmières en direction des ascenseurs. En bas, la cafétéria est ouverte, tenue par une femme coiffée d'un filet à cheveux, penchée sur une grille de mots mêlés.

— Vous faites des milk-shakes ? je lui demande.

Elle lève les yeux.

— Non.

— Alors vous avez des glaces ?

— Oui, mais pas pour le moment. Le camion nous livre tous les matins.

Je n'ai pas l'air de l'intéresser plus que ça : elle baisse déjà les yeux sur son jeu.

— Je viens d'avoir un bébé.

— Waouh. Un vrai miracle médical, si vous voulez mon avis.

— Enfin, ma femme vient d'avoir un bébé, je rectifie. Et elle veut un milk-shake.

— Et moi, je veux un billet de loto gagnant et l'amour indéfectible de Benedict Cumberbatch mais je suis obligée de me contenter de cette vie trépidante à la place.